

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

15^e ANNÉE.

N^o 10.

OCTOBRE 1872.

Nouveautés magnétiques.

Tel est le titre d'un article que nous traduisons, il est extrait du journal *La Salute*, gazette magnétique-scientifique de Bologne (Italie), 1^{er} août 1872. Voici le texte :

« Nous trouvons dans le journal *La Bilancia di fiume* un fait bien étrange ayant trait à l'étude du magnétisme animal, dont les progrès sont liés intimement à l'étude de la vie humaine. »

« MORIBOND MAGNÉTISÉ.

« Le cadavre magnétisé de Poë n'est plus une fable, si nous devons ajouter foi aux phénomènes suivants rapportés par un journal péruvien (Amérique du Sud).

« Le docteur J. de C. Hordos, de Lima, célèbre magnétiseur, a voulu lui-même faire l'expérience suivante : Maintenir la vie chez un moribond avec l'aide du magnétisme, afin que cet état anormal puisse, en servant à la guérison du magnétisé, indiquer un nouveau moyen de thérapeutique, pour d'autres cas où le remède ne pourrait vaincre la cause de la maladie.

« La seconde partie de son programme semble ne pas avoir été remplie, si nous nous en rapportons aux dernières nouvelles ; pourtant, de cette expérience, il résulte que le corps humain, pendant le sommeil magnétique, ne subit aucune influence ni du régime, ni des soins auxquels il est soumis ; il serait, néanmoins, parfaitement démontré que la vitalité se tient dans le *statu quo*. Les expériences successives faites sur trois moribonds par le docteur Hordos ont donné les résultats suivants :

« Le premier moribond, avant d'être complètement sous la puissance du sommeil magnétique, expira pendant les premières passes ; le second fut parfaitement magnétisé et dormit huit jours.

« Après ce temps le docteur l'ayant dégagé il expira immédiatement. Le troisième sujet est encore sous l'influence du sommeil depuis le 23 juin ; son état pathologique n'a pas changé et, sur sa demande, il lui est donné toutes les heures une cuillerée de lait de chèvre, il exige une autre cuillerée d'eau distillée toutes les deux heures.

« Tous les médecins de Lima et de Callao sont venus et viennent encore tous les jours étudier ce phénomène spécial qu'ils appellent : « Une merveille de la science. »

Une merveille de la science ! le mot est bientôt dit ; comme si marcher, voir, parler, toucher, entendre, penser, vivre enfin, n'étaient pas des merveilles constantes qui rendent hommage à l'œuvre de la création.

En vérité, ne dirait-on pas que le Magnétisme est chose nouvelle ? Mais tous les spirites savent qu'il est une émanation du fluide cosmique universel, que ce côté si attrayant de l'étude des fluides spirituels est un des éléments dans lequel les Esprits incarnés et désincarnés, puisent les matériaux nécessaires à leurs manifestations. Les mortels sont baignés dans ce milieu que la matière ne saurait apprécier, que les sens charnels ne peuvent percevoir par la vue et l'ouïe, mais ils se servent de ce véhicule mêlé aux autres fluides pour agir et produire l'énonciation de la pensée ; tel est l'enseignement général du Maître et de nos guides spirituels.

Si les magnétiseurs ne peuvent voir cette substance, du moins, par la volonté et la pensée, ils savent lui imprimer une direction ; ils attirent cette force, ils en combinent les parties, pour en former une propriété essentielle et la diriger sur une personne et sur l'organe affecté ; ils peuvent modifier cette propriété, la machine humaine étant un creuset merveilleux dans lequel s'élaborent toutes les forces spirituelles inhérentes à la terre. Un chimiste n'agit pas autrement dans la manipulation des gaz, il les associe en des combinaisons multiples et suivant certaines lois.

Les spirites savent aussi qu'à l'état de dégagement, l'Esprit possède cette puissance attractive sur le fluide universel dans une proportion bien supérieure à celle de l'homme ; la pensée, l'intention, lui suffisent pour opérer la transformation des phénomènes fluidiques ; c'est ainsi qu'il peut apparaître aux incarnés, avec les traits et les vêtements distinctifs de ses diverses incarnations. La production de ce phénomène est bien caractérisée dans l'article, *Force psychique* de la *Revue spirite* de juillet 1872, page 215 ;

dans ces exemples, l'action fluïdique agissait sur l'accordéon du Médium, M. Home, puis elle détruisait la pesanteur d'un corps, de manière à ne laisser à un solide de soixante-dix kilos, qu'un poids de un kilo et demi.

M. Willams Crookes, savant chimiste de Londres, membre de la société royale d'Angleterre, était l'un des témoins de ces faits ; il en a fait la relation dans le journal *of Science* de 1872, et malgré les résistances de la science officielle, il a défendu courageusement son opinion dans un petit volume.

Devant une réunion nombreuse, le même M. Crookes nous a affirmé avoir constaté, dans plusieurs expériences, la formation de boules fluïdiques se plaçant d'elles-mêmes dans sa main ; de même il a vu se composer fluïdiquement des bras et des mains, et c'est cet ensemble de phénomènes naturels pour les spirites, qu'une réunion de savants anglais a considéré comme étant la preuve irrécusable d'une force nouvelle ; ces messieurs étudient actuellement la force psychique, qu'ils croient avoir découverte, et que depuis bien des années Allan Kardec a parfaitement définie.

Quant au docteur Hordos, ce qu'il expérimente à Lima, au point de vue d'une curiosité matérialiste, se produit partout sur une vaste échelle, et nous avons vu obtenir des résultats plus importants, sur des moribonds abandonnés de leurs docteurs, par des moyens à la portée de toutes les bonnes volontés, la prière et le magnétisme.

Dans les guérisons obtenues ainsi, il est évident que si les fluides des guérisseurs sont imprégnés de la pensée des Esprits, ils doivent en recevoir les qualités plus ou moins pures ; ils seront viciés, si les Esprits qui font un échange sont mauvais, tandis que si les correspondants possèdent un état moral avancé, les fluides, ces véhicules actifs, agiront efficacement. N'oublions pas que l'Esprit incarné conserve les attributions spéciales qu'il avait dans l'erraticité ; comme il vit autant par l'esprit que par le corps, son périsprit joue un rôle influent dans les cas de guérisons, attendu que, à l'état de veille ou de sommeil, il possède les qualités propres à former autour de lui une atmosphère fluïdique plus efficace ; lié intimement au corps, il le met d'une manière immédiate, en rapport avec les Esprits désincarnés dont il s'assimile les fluides spirituels par une action directe.

Le périsprit peut ainsi, à l'aide du magnétisme, donner à la volonté une action d'autant plus étendue, qu'elle émane d'une pensée énergique, libre, dont les effluves sont alors plus salutaires. Il se

produit toujours un désordre physique chez le souffrant, si la permanence de ces effluves provient d'une source mauvaise.

Le moral se ressentant de l'effet physique produit sur le corps par la pensée, on guérira plus vite et mieux, avec un désir bienveillant, dépouillé de tout intérêt personnel, que par le remède lui-même ; ce phénomène physiologique est une vérité spirite qui reçoit sa consécration, de ce que la pensée est une émission fluidique spirituelle. Pour compléter la portée de cet axiome, ajoutons que cette émission fluidique perdant sa force par une action trop prolongée, le sommeil devient pour l'homme une nécessité providentielle de premier ordre ; c'est lui qui permet à l'Esprit ses voyages quotidiens dans l'erraticité, pour y puiser les forces morales, que lui fait perdre le rayonnement du périsprit agissant sous les ordres de la pensée ; c'est aussi pour renouveler leurs forces morales, que les médiums de tous ordres cherchent les réunions où règnent la sympathie et l'homogénéité d'action.

Donnons à notre enveloppe fluidique une résistance en accord avec les qualités de notre âme, nous pourrions ainsi opposer une barrière infranchissable aux mauvais fluides, nous aurons éloigné toutes les influences pernicieuses.

Avec l'emploi du magnétisme, les praticiens habiles obtiendraient des résultats inattendus, ils éloigneraient de leur âme les déceptions pénibles et continuelles ; ils donneraient un peu moins de mixtures et un peu plus de cette force vitale insaisissable, force périspiritale qui mettra dans le domaine de la thérapeutique future des puissances telles que la volonté, la prière et le magnétisme.

Depuis Mesmer, nous pourrions citer par milliers, les docteurs que la science magnétique a vivement préoccupés. Les spirites qui s'intéressent à l'histoire de cette science, doivent se rappeler les lettres du docteur Frappart, écrites en 1840, au sujet du magnétisme, à MM. Arago, Broussais, Bouillaud, Donné, Bazile, etc., etc. Dans ces pages pleines de sens, l'auteur, un savant convaincu, repoussait dans un langage clair et précis les insinuations et les allégations de MM. Gerdi, Gaultier et Bailli, de l'École de médecine. Broussais, ce célèbre professeur qui, s'il eût vécu plus longtemps, eût été l'un des plus fermes propagateurs du remède infinitésimal et du magnétisme, avait pour élève et ami le docteur Frappart qui, dans l'une de ses brochures restées célèbres, disait : « Le magnétisme est un fait sérieux qu'il faut livrer à notre science, sous peine de lèse-humanité ; quant à ses partisans, quels qu'ils soient,

« ils ne sont rien dans la question... parce que les hommes passent avec l'erreur, le mensonge et la passion, et qu'au fond des choses, c'est la vérité seule qui reste. »

Depuis le 22 août 1840, date où furent écrites ces réflexions, les académiciens ennemis du magnétisme ont disparu, et malgré de vieilles rancunes d'écoles, cette loi s'implante dans nos habitudes, elle est mise à la portée de tous par des hommes dont la science fait autorité. En écrivant sur cette matière, ces praticiens ont pensé que, malgré les préjugés, se dévouer à cette chose essentielle, la santé publique, était indispensable dans un temps où des sommités médicales osent avancer « que la médecine est l'art de bercer le malade d'un chimérique espoir (1). »

Cette génération doit connaître la vérité, et l'heure est venue pour les hommes de cœur, d'abandonner la routine et de seconder l'inefficacité de la thérapeutique en usage, par d'autres agents dont la vertu ne puisse être mise en doute. »

Le *Livre des Esprits* fut, à son apparition, froidement accueilli par la science officielle ; par système, elle laissait à de nombreux journaux qui ne connaissaient pas un mot de la question, le droit de critiquer injustement cet ouvrage, dont les théories, si elles étaient justifiées, devaient modifier toutes les idées reçues sur la physiologie et la psychologie, et anéantir en même temps le miracle et le mystère. Malgré ces attaques, peu honorables pour la plupart, et auxquelles il ne fut jamais répondu, la nature et la propriété des fluides si bien définies par le maître, reçoivent tous les jours une sanction nouvelle ; il est donc utile d'insérer dans la *Revue* les découvertes et les expériences scientifiques dans le genre de celles de M. Hordos et de M. Ziegler (dont la relation va suivre) ; elles prouveront aux lecteurs non spirites, la mission importante du savant qui a posé les bases de notre doctrine ; elles diront à la conscience de tous, qu'en nous ouvrant les domaines sans limites de l'erraticité, et nous faisant concevoir dans le fluide universel ce monde des Esprits où se retrouvent nos morts aimés, Allan Kardec fut un apôtre de la vérité et un bienfaiteur de l'humanité.

Du Fluide animal.

En insérant la note de M. Ziegler, nous avons pensé qu'il était utile pour les spirites, de voir un homme de science démontrer que

(1) *L'Allopathie et l'Homeopathie jugées par les médecins*, par A. Guyard. — Paris, 1869, in-12. — Baillièrè.

le simple contact, même indirect d'un être vivant, avec des substances animales et végétales inertes, suffit pour leur communiquer à son détriment, des propriétés qui appartiennent exclusivement à l'état vital, fait qui donne la preuve de l'existence des fluides périspritaux.

Extrait du *Bulletin hebdomadaire de l'association scientifique de France*, 7 juillet 1872, numéro 244, page 238. — Note de M. Ziegler.

« Les cils des feuilles des *Droséras* indigènes, exsudent à leurs extrémités, comme on le sait, une gouttelette de glu à laquelle se prennent les insectes. Chaque fois qu'un insecte est pris, les cils extérieurs se replient, couvrent l'insecte, comme feraient les doigts crispés d'une main, et ne se redressent qu'au bout de quelques jours pour suinter une nouvelle glu et guetter une nouvelle proie.

« En étudiant ces intéressantes plantes, j'ai remarqué que toutes les substances albuminoïdes animales, qu'on a préalablement tenues pendant une minute entre les doigts, acquièrent la propriété de faire contracter les cils des *Droséras*. J'ai constaté aussi que les mêmes substances, quand elles n'ont pas été mises préalablement en contact avec un animal vivant, n'exercent aucune action visible sur les cils des susdites plantes.

« Cette observation prouve que le simple contact des doigts communique aux substances animales inertes une propriété physique qu'elles ne possédaient pas, ou qu'elles ne possédaient plus.

« Ces mêmes substances animales, ainsi préparées, perdent cette singulière propriété dès qu'on les humecte à plusieurs reprises avec de l'eau distillée, et qu'on les sèche chaque fois au bain-marie. C'est ainsi qu'il convient de préparer toutes les substances qui doivent servir dans ces expériences. La contraction des cils n'est pas provoquée par la chaleur animale, que les doigts ont pu communiquer aux substances animales, car les cils se contractent de la même manière, lorsqu'on a laissé refroidir la substance avant de la déposer sur une feuille.

« La transpiration des doigts n'est pour rien non plus dans le phénomène, car cette curieuse propriété peut être communiquée aux substances animales à travers du papier ciré fin, et en ne maniant ces substances qu'avec des instruments en acier. Enfin, il n'y a aucun inconvénient à entourer ces substances d'une couche de cire, pour mettre la plante à l'abri de l'action chimique des matières solubles, que les substances animales pourraient contenir.

« *Un animal vivant communiquant, par simple contact, de nouvelles propriétés physiques à un corps inerte* ; il était important de s'assurer si, en exagérant cette transmission de propriétés, on n'arriverait pas à observer quelques changements dans l'état vital de l'animal. Des lapins ont été enfermés dans des cages légères en bois ; ces cages étaient assez étroites pour que leurs parois fussent constamment en contact avec le poil des lapins, soit d'un côté soit de l'autre, et les parois de la cage étaient flanquées extérieurement de sachets en toile ou en papier, renfermant par chaque cage deux kilogrammes de serum desséché (albumine de sang). D'autres lapins ont été renfermés dans des cages exactement semblables, mais non garnies d'albumine. La nourriture se composait par vingt-quatre heures, de vingt-cinq grammes d'avoine mondée et de feuilles de chou à discrétion.

« Au bout de quelques jours, les lapins soumis au contact de l'albumine sont devenus diabétiques à un haut degré ; quoique sans sucre, l'urée était rendue en quantité normale, mais les pertes en phosphate ammoniaco-magnésien étaient très grandes, *et ces lapins ont dépéri et perdu de leur poids*. Les lapins qui n'étaient pas en contact avec l'albumine sont restés dans leur état normal, et ont même un peu augmenté en poids.

« Il était intéressant de s'assurer si l'avidité de la Droséra pour les insectes était insatiable, et de rechercher ce qu'elle deviendrait si l'on exagérait sur elle le contact d'un animal vivant ou le contact de matière animale inerte, modifiée par un contact d'animal vivant.

« Des Droséras ont été placées, avec une petite motte de terre et suffisamment d'eau, dans des capsules légères en platine. Les capsules ont été déposées chacune sur une poignée d'albumine de sang qu'on avait eu soin de tenir pendant une demi-heure dans la main. Au bout de vingt-quatre heures, toutes ces Droséras sont devenues complètement insensibles aux insectes et aux corps organiques animaux, modifiés par un contact vivant.

« Les propriétés de ces plantes sont devenues inverses, et, chose merveilleuse, leurs cils se contractèrent alors sous l'influence de matières organiques qui avaient été d'abord mises en contact, pendant quelques minutes, avec des paquets en papier à double ou triple enveloppe, renfermant du sulfate de quinine. Des matières organiques influencées de cette manière purement physique, par le sulfate de quinine, ne produisent aucune action contractile sur les cils des Droséras dans leur état normal.

« Une de ces plantes, dont les propriétés physiques ont été renversées par l'influence de l'albumine, de la manière qu'il vient d'être dit ci-dessus, peut être ramenée à son état normal, en la déposant, pendant vingt-quatre heures, avec la capsule en platine, sur un paquet de sulfate de quinine.

« Il faut user de ce moyen chaque fois que, par une cause quelconque, les feuilles sont devenues insensibles aux insectes. Dans tous les cas, la contraction des cils est toujours lente, elle ne commence à être visible qu'au bout d'un quart d'heure, et n'est souvent complète qu'au bout de quelques heures. Parmi les matières végétales, il n'y a que les graines qui soient impressionnables par un contact animal. On peut donc répéter les expériences ci-dessus indiquées, en remplaçant les matières albuminoïdes animales par des graines végétales. »

Réflexions intuitives de Marc Baptiste

SUR LA NOTE DE M. ZIÉGLER.

Tout se tient dans la nature, et il serait bien difficile de dire où commence l'intelligence. Après l'avoir déniée aux animaux, on bien été forcé de la reconnaître dans quelques-uns d'entre eux en présence de leurs actes raisonnés. L'acte de la Droséra dont il s'agit dans cette étude, est-il un acte instinctif ou intelligent? Il est l'un et l'autre, suivant le point de vue auquel on se place. Physiiquement, c'est de l'instinct, c'est le mouvement machinal de l'être pour se procurer la nourriture appropriée à ses besoins matériels. Mais tout se renferme-t-il là, et n'y a-t-il pas autre chose dans la plante que les tissus qui se désorganiseront lorsque aura disparu la puissance de vitalité qui l'anime? Évidemment il y a autre chose. Pourquoi cette échelle non discontinue partant des plantes qui touchent au minéral jusqu'à celles qui nous occupent? La Droséra est au lichen ce que l'animal est au zoophyte. Tout est transformation dans la nature, et le plus haut individu d'un règne cherche sa nourriture dans le règne supérieur, matériellement, jusqu'à l'homme. La Droséra et la Dionée *dévoient* des insectes, l'homme sauvage, qu'on pourrait considérer comme l'animal le plus haut, se repaît de notre chair quand nous lui tombons sous la main. On dirait que tous ces êtres qui paraissent inconscients, sont poussés par une pensée

unique : monter toujours et acquérir les droits au degré supérieur, en s'assimilant corporellement les êtres qui occupent ce degré. Ne dirait-on pas qu'il y a là une loi irrésistible? Pourquoi les plantes mourraient-elles tout entières s'il existe en elles un principe individuel en dehors de la matière brute et la mettant en action? La Droséra exsude par ses cils la glu à laquelle doit se prendre l'insecte; l'insecte pris, elle les contracte et ne les rouvre que lorsqu'elle a fini son repas et que le besoin de nourriture se fait de nouveau sentir.

On peut dire à la rigueur que c'est là de l'instinct, mais c'est un instinct déjà fort développé, eu égard à celui qu'on observe chez les plantes des degrés inférieurs à celui-là. Puis cette propension à s'attaquer pour sa nourriture aux individus du règne supérieur, ne dit-elle rien à l'intelligence humaine? Ne lui donne-t-elle pas à réfléchir sur sa propre origine? Pourquoi le développement intellectuel dans l'être ne suivrait-il pas ou ne précéderait-il pas les transformations corporelles? Le Spiritisme a fait entrevoir sur ce sujet des clartés jusqu'ici inconnues. Quoi de plus conforme à la justice éternelle, que de voir l'être prendre son point de départ aux degrés les plus infimes de la nature, pour monter, monter toujours, selon ses mérites, jusqu'au point le plus élevé, s'il existe, de l'intelligence et de la moralité (pour la créature bien entendu)? Si l'homme était imbu de ces idées, comme il deviendrait aimant et charitable! Comme il s'enlacerait avec bonheur dans les liens de la solidarité universelle! en admettant une chaîne extra-matérielle entre tous les êtres de la création, la seule qui par sa continuité réelle relie entre eux les chaînons matériels qui, malgré la parenté qui les unit, seraient divisés à un certain degré.

A l'acte instinctif de la Droséra se joint un acte intelligent, celui de chercher à atteindre un règne et un degré supérieur, elle obéit à la loi qui veut que pour monter, on se nourrisse des êtres supérieurs; ne lui obéissons-nous pas aussi dans l'ordre intellectuel et moral, en nous nourrissant des pensées de nos maîtres en science et en moralité? Il y a transformation, mais c'est toujours la même loi. Sur la limite du monde inférieur et du monde supérieur, des deux états, corporel et spirituel, nous demandons notre nourriture corporelle aux règnes inférieurs dont nous assurons ainsi l'avancement intellectuel, mais notre viatique intellectuel et moral, nous le cherchons dans ce monde invisible à nos yeux corporels, mais très visible pour notre intelligence qu'il nourrit sans cesse; ceci nous donne la raison des faits que la science constate sans les expliquer, et nous fait connaître

cette puissance d'action produite par le seul contact de la main ou d'un être vivant. — Pourquoi la Droséra contracte-t-elle ses cils, au contact des substances albuminoïdes animales qu'on a préalablement tenues pendant une minute entre les doigts, tandis qu'elle reste insensible au contact des mêmes substances que la main n'a pas touchées? Le savant expérimentateur n'attribue cette propriété des substances ainsi préparées, ni à la chaleur animale, ni à la transpiration des doigts, ni à aucun principe constaté par la science. Cependant il y a quelque chose, car il n'y a pas d'effet sans cause, et ici l'effet ne saurait être révoqué en doute. Que serait-ce? sinon le fluide de l'homme ou de l'animal, émané du corps semi-matériel ou invisible de l'un ou de l'autre, car ce quelque chose, non encore dénommé par la science, doit avoir aussi une source. Le Spiritisme nous enseigne que ce fluide obéit à la volonté. L'auteur de l'article nous dit que cette propriété de contraction sur les cils de la Droséra, disparaît quand on humecte ces substances à plusieurs reprises avec de l'eau distillée, et qu'on les sèche chaque fois au bain-marie. Si l'on essayait par la volonté, de retenir le fluide dans ces substances malgré les lavages réitérés, que résulterait-il? Qu'arriverait-il de même si, au lieu d'agir par le contact afin de donner aux substances albuminoïdes cette propriété, on agissait simplement par la volonté pendant un temps assez long, et de même pour la détruire, sans avoir recours à l'eau distillée? Si l'expérience réussissait, non-seulement on aurait scientifiquement démontré l'existence du fluide, mais aussi l'action directe de la volonté humaine sur cet agent que la science n'a pas encore classé. N'y a-t-il pas là tout un monde de fécondes découvertes? Ces expériences ne sont pas indignes de nos maîtres dans les sciences, et s'ils consentaient à s'en occuper, ils ne tarderaient pas à constater la puissance de la volonté sur les matières dont ils se servent pour faire contracter les cils de la Droséra. Une fois le phénomène bien constaté, les conséquences se tireraient d'elles-mêmes.

Le contact de la main donne aux graines végétales la même propriété qu'à l'albumine animale, il les animalise pour ainsi dire. En semant des graines ainsi préparées, ne pourrait-on pas parvenir à constater une différence entre leurs produits et ceux des graines non soumises à un contact assez long? Ce serait la preuve de l'action magnétique de l'homme sur les semences, partant sur la production. Cette question dont l'importance n'a pas besoin d'être démontrée, s'impose à tous ceux qui ont souci du présent et de l'avenir

de l'humanité. Le cultivateur, obligé d'avoir recours à des procédés magnétiques pour maintenir sa production au niveau général, se verrait dans la nécessité de s'instruire et surtout de faire instruire ses enfants. Son intérêt le lui commanderait alors, car la voix de l'intérêt se fait presque toujours écouter. Un pas de plus, et la science nous prouvera l'influence prépondérante de la moralité sur les choses de la terre, mais n'allons pas si vite. Contentons-nous pour le moment, qu'on veuille bien faire un essai de semaille avec des graines préparées par le contact humain. La chose est trop simple et peut avoir de trop grands résultats, pour que nos savants refusent de faire droit à notre humble requête. Une expérience réussie par eux et proclamée par leurs voix autorisées, aurait évidemment pour la production générale du sol de magnifiques conséquences.

Moyen pratique à la portée de tous, d'augmenter d'une manière notable la production du sol.

Tous les savants vous diront que si les fumiers produisent sur le sol un effet fertilisant, c'est qu'ils contiennent des gaz propres à la nourriture des plantes. Cela est vrai; aussi, par le moyen de la chimie, est-on parvenu à composer des engrais qui, dans une certaine mesure, peuvent remplacer le fumier de ferme. Une chose sur laquelle on est d'accord aussi, c'est que tous ces gaz restent dans l'air en quantités prodigieuses, et que, si l'on possédait des instruments capables de les concentrer dans le sol, on arriverait à produire des récoltes fabuleuses. Eh bien ! cet instrument merveilleux existe, et chacun de nous l'a en son pouvoir. C'est le corps que Dieu nous a donné pour remplir, pendant notre passage sur la terre, la mission qui nous est imposée, car nous avons chacun la nôtre, et à la sortie nous aurons à rendre compte de la manière dont nous l'aurons accomplie. La science établira plus tard comment, à l'aide de nos organes, nous décomposons et recomposons les fluides. Les discussions seront longues, et, en attendant, la misère continuerait à peser de tout son poids sur nos malheureuses populations. C'est donc aux masses que nous nous adressons avec une entière bonne foi, bien assuré que nos paroles ne seront pas perdues.

Il existe dans l'air atmosphérique des fluides en masses incommensurables. Ces fluides obéissent à la volonté, c'est-à-dire que

chacun de nous peut s'en approprier une partie, et la diriger où il veut. Si nous nous unissons tous dans ce but, nous exercerons sur eux une influence immense. Ce sont eux qui, sous le nom de fluide électrique, viennent ravager nos récoltes, tuer nos bestiaux et nous-mêmes. Si nous leur donnons une autre destination en les conduisant dans le sol ou dans les tissus des plantes, non-seulement nous nous assurons de magnifiques récoltes, mais encore nous parvenons à empêcher les orages et les gelées qui pourraient nous les enlever. C'est ainsi que l'eau, abandonnée à elle-même, cause des ravages épouvantables, tandis que, convenablement endiguée ou canalisée, elle sert à l'irrigation rationnelle des terres et augmente leur fertilité. C'est le Spiritisme qui nous a fait connaître cette puissance de l'Esprit humain, sur les fluides qui sont appelés à faire produire à la terre des fruits de qualité supérieure, et dans une abondance qui ne laissera place à la misère pour personne. Ce sera l'égalité dans l'abondance.

Mais ce résultat, il faut savoir le mériter. Quand on veut faire une chose en commun, il faut être d'accord sur le but et sur les moyens. Le but, c'est l'abondance pour tous sans toucher à la richesse de personne. Il n'y a que les gens malintentionnés qui pourraient se montrer hostiles à ce but, qui sera atteint malgré eux. Le moyen, c'est l'accomplissement de la loi divine, c'est-à-dire l'amour des hommes entre eux, la fraternité humaine ayant pour base indestructible l'appui de notre Père commun, et l'immortalité de nos âmes, qui nous fait tous heureux et frères dans l'éternité. L'amour de Dieu et du prochain, voilà ce qui donne la plus grande puissance sur les fluides, c'est ce qui explique les choses prodigieuses dont parle l'Évangile. L'homme haineux n'aura jamais sur eux qu'un très mince pouvoir. Soyons donc frères, si nous voulons obtenir ce magnifique résultat d'une fertilité inconnue jusqu'ici.

Ceci intéresse tout le monde, autant et plus peut-être l'habitant des villes que le travailleur des champs. On n'a pas besoin de se déplacer pour s'unir d'intention à cette action féconde qui doit chasser la misère de la chaumière et de l'atelier, à cette prière du cœur qui ne coûte rien, et qui seule est entendue du Maître des choses. Car, notez bien qu'on ne vous dit pas : « Faites prier », mais bien : « Priez vous-même dans un élan de votre pensée, dans une union du cœur avec ceux qui poursuivent la régénération matérielle du monde. » Soyons doux, humbles et laborieux, et toutes les conquêtes qui semblent nous fuir à mesure que nous

avançons, seront définitivement à nous. « Bienheureux les doux, a dit Jésus, car ils posséderont la terre. » Qu'importe qu'on ne la possède pas, si les fruits qu'elle porte sont assez abondants pour être accessibles à tous.

Le moyen existe et nous l'indiquons. Quel est celui qui refuserait, en vue de ce bien si ardemment désiré, d'étouffer dans son cœur les restes de haine qu'il peut encore contenir ? Pardonnons à ceux qui nous ont offensés, traitons en amis ceux qui nous ont fait du mal, et les fluides malfaisants qui nous menacent sans cesse de leurs ravages deviendront, à l'aide de notre volonté, soumis aux lois éternelles, la source d'innombrables bienfaits.

Cultivateurs, en suivant le sillon que vos bêtes tracent péniblement, songez que l'homme engraisse la terre par la volonté. On dit que les moutons ont *les pieds d'or*, et que l'endroit où ils ont passé se ressent longtemps de leur passage. Si les moutons ont les pieds d'or, que sera-ce des pieds de l'homme ? Recueillez-vous dans votre travail, et songez que vos pensées fécondent la terre ; que Dieu vous l'a donnée pour que vous la fassiez produire autant par votre ardent désir, qui est une prière, que par la force de vos bras et par le labeur de vos animaux. Longtemps encore vous serez obligés d'avoir recours à ces moyens pénibles pour retourner le sol nourricier ; mais, dès aujourd'hui, vous pouvez l'engraisser par votre volonté unie dans l'amour fraternel de tous les hommes. Les pensées silencieuses qui s'échappent de votre cerveau ne sont point des choses vaines. Si elles sont bonnes, elles assainissent l'air ; si elles sont mauvaises, elles l'empoisonnent.

C'est donc vous qui faites respirer à vos plantes un air pur ou un air empoisonné. Il n'y a de bonnes pensées que les pensées charitables, les autres sont un poison pour tous et pour toutes choses. Les pensées de haine sont un fluide qui appelle le fluide malfaisant qui vous apporte les orages et les épidémies. La science ne tardera pas à le prouver.

Vous pouvez ne pas croire tout d'abord à ces choses. C'est même tout naturel pour le plus grand nombre. Mais que coûte-t-il d'essayer ? — Abjurez toute haine ; nous avons un Dieu d'amour dont les intarissables trésors sont donnés à ceux qui savent aimer. Essayez, habitants des villes et des campagnes, essayez, et si vous êtes de bonne foi dans vos essais, si vos vœux ne sont mêlés d'aucun alliage impur, la récolte prochaine sera supérieure à la

récolte actuelle et ainsi de suite. Alors aura réellement commencé la véritable revanche.

Cultivateurs, ne négligez aucun des moyens pratiques que vous connaissez, mais ajoutez-y celui-ci, et dans quelques années, le monde entier possédera un pouvoir de fructification inconnu jusqu'à ce jour. Ne vous renfermez pas dans votre intérêt personnel. En demandant pour vous, demandez pour le voisin, sans cela vous empoisonnerez l'air qui nourrit vos plantes, et vos plantes s'étioleront. Il est temps que tout le monde sache que prospérité et fraternité sont une même chose.

MARC BAPTISTE,

VARIÉTÉS

Les Pierres de Montrouge.

Montrouge, 26 juin 1872.

« OBSESSION AFFIRMÉE PAR TROIS PERSONNES DIGNES DE FOI. »

Telle est l'en-tête de la lettre suivante, adressée à la Société anonyme par MM. Niolet (Jacques), 16, rue d'Alleray ; Cochard, 62, rue des Bergers ; Niolet aîné, 50, rue d'Alleray ; tous les trois habitants de Paris-Vaugirard.

« M. Guenot (Edme), jardinier, âgé de 43 ans, demeurant à Montrouge, Grande-Rue, 61, est, pour nous trois, obsédé par de mauvais Esprits, sauf à nous rétracter s'il était prouvé le contraire.

« Voici les faits. Depuis le mois de janvier 1872, des pierres ont été lancées dans le jardin de ce dernier ; à partir du mois de février, les projectiles arrivaient à toutes les heures du jour et de la nuit ; quand il nous a été permis de constater ces phénomènes, nous étions au 23 juin dernier.

« Toutes les cloches et les châssis en verre ont été brisés par ces pierres ; M. Guénot a servi onze fois de point de mire ; son fils aîné, âgé de 16 ans, semblait être le but des projectiles qui l'ont frappé vingt-sept fois ; il a reçu au front six blessures qui, chaque fois, ont couvert sa figure de sang. Dimanche, 24 juin, à cinq heures du matin, ce jeune homme recevait, pour la dernière fois, un caillou qui lui fendait la tempe.

« La porte de la cave a été brisée ; une feuille de vin a été défoncée ; une autre qui était entamée fut vidée par l'enlèvement

de la canelle. A la même époque, les harnais du cheval furent coupés en morceaux.

« Plusieurs lettres anonymes ont été déposées sous les portes ; elles contiennent des menaces dans un langage grossier, pour ne pas dire ordurier ; elles expliquent ponctuellement la succession des faits jusqu'à ce jour, et donnent le détail d'exploits futurs :
« Tu as fait poser des sonnettes aux deux grandes portes de l'angar,
« disent-elles, la dernière fois, nous y somme pas rentrés, mais
« nous avons rentré par le petit debaras de derrière l'angar, mais
« nous avons pas pu oter la planche ; je me rapelle que, en nous
« en sauvant, nous étions pressé, nous avons oublier notre barre
« de ferre. Nous sommes payéz pour te faire ces tours là, etc. »
Suivent le nom de trois autorités de Montrouge qui auraient fourni 8,500 francs pour ennuyer M. Guenot. Ces lettres affirmaient, que si l'on parvenait à tuer le cheval et son maître, une récompense de 2,500 francs était promise ; le tout est agrémenté de locutions triviales et inconvenantes.

« Voilà, messieurs, la substance des faits accomplis depuis six mois, car il serait trop long d'énumérer toutes les circonstances ; tous les voisins ont vu voler en plein jour, les pierres et les bouteilles vides qui venaient du côté de la rue par trois points divers.

« Au nom de l'obsédé, au nom de l'obsesseur, nous venons vous demander si ces faits sont vraiment de l'ordre spirite ?... Si, comme nous le pensons, vous donnez raison à nos déductions, c'est-à-dire à celle d'une obsession bien caractérisée ; veuillez nous conseiller en nous indiquant un moyen d'évocation. Nous venons au nom de notre doctrine, au nom de l'humanité, vous prier d'être notre guide dans cette question délicate et si sérieuse.

« Nous vous garderons une bien sincère reconnaissance. » Suivent les signatures.

Le samedi 29 juin, nous avons reçu la visite de ces trois anciens et honorables spirites qui ont bien voulu, avant de s'adresser à nous, constater sérieusement les phénomènes, ce dont nous ne saurions trop les remercier au nom de tous les adeptes.

Ayant pris rendez-vous avec eux, nous étions réunis chez M. Guénot le 1^{er} juillet dernier à une heure de l'après-midi. Ce jardinier, homme considéré dans sa localité comme un grand travailleur, comme un honnête homme, s'est mis complètement à notre disposition en nous facilitant toutes les investigations possibles. Le jardin est un grand parallélogramme rectangle de trois cents

mètres de long sur deux cents de large ; la maison se trouve au levant, au côté droit et sur la rue ; elle est séparée de toutes les habitations voisines, elle est élevée de quinze mètres au-dessus du sol. De l'autre côté de la rue, en face de la maison, résident des rentiers respectables ; à côté, il y a une vaste cour qui est une dépendance d'une administration des boues de la ville de Paris ; de nombreux tombereaux y sont installés, à chaque tombereau est attaché un conducteur ; derrière ces maisons s'étendent de vastes cultures maraîchères. Les pierres venaient continuellement du côté de l'administration des boues comme aussi du côté de la maison occupée par des rentiers. A l'est du jardin, il y a un pensionnat de jeunes filles ; à l'ouest sont d'autres jardins.

M. Edme Guénot, très étonné de l'étrange agression dont il était l'objet, avait averti le commissaire de police de Montrouge et Vanves, qui vint faire une sérieuse inspection quelques jours après les premiers apports de pierres. Depuis, la police fit de sévères recherches ; elle arrêta même quatre charretiers de l'administration des boues pour les soumettre à divers interrogatoires. Mais après quatre jours passés au dépôt central, ils furent mis en liberté ; les agents voyaient en plein jour tomber les pierres, au nombre de 16, sans pouvoir deviner leur point de départ ; ils étaient pourtant échelonnés sur un espace de trois cents mètres, de manière à se rendre compte de la trajectoire faite par les projectiles ; des masses telles que des bouteilles entières, au verre très épais, des cailloux pesant parfois un kilogramme, partis d'on ne sait où, tombaient invariablement sur les cloches et les châssis du jardinier, qu'ils ont brisés complètement ; quelques-uns ont cassé des vitres du pensionnat voisin ; d'autres étaient projetés avec tant de force, qu'ils ont laissé une trace dans un mur, semblable au choc d'un biscaien, et pour arriver à ce point, il fallait la force voulue pour franchir un espace de trois cents mètres, résultat impossible à obtenir selon nous.

Nulle force humaine ne pouvant obtenir ce résultat, il fallait supposer un mécanisme d'une puissance énorme obéissant à un mouvement de balistique ; cet instrument n'a pas été trouvé, et puis, comment supposer des malintentionnés capables de jeter des pierres la nuit et le jour, pendant cinq mois, dans le seul but de tourmenter un voisin ? Ce phénomène de méchanceté ne serait-il pas lui-même plus curieux que celui de l'apport des projectiles ?

Il faut aussi considérer que les apports ont eu lieu lorsque les

agents étaient postés à diverses distances, en plein jour, lorsqu'il eût été impossible de placer et déplacer une baliste ou toute autre machine, après avoir pris le temps de calculer le jet des projectiles qui sont venus mathématiquement, pour ainsi dire, briser un à un les cloches et les châssis ; le jardin est clos par des murs hauts de quatre à cinq mètres, et tous les objets brisés se trouvent derrière la maison qui est élevée de quinze mètres, comme nous l'avons dit plus haut.

M. Guénot fils n'a jamais été blessé par des pierres de un kilo ou par des bouteilles ; s'il a été atteint vingt-sept fois par des projectiles, il est juste de dire que ce sont de petits cailloux ou des plâtras qu'une main intelligente semble choisir, puisque les six blessures reçues au front eussent été mortelles, si les objets qui les produisaient eussent été du poids de 250 à 500 grammes. Une fois seulement il s'est présenté ce fait particulier : le fils aîné portait trois cloches en verre, les dernières restées intactes, pour les mettre à l'abri, lorsqu'un galet d'un fort volume vint les mettre en miettes sans le blesser lui-même.

Les harnais ont été tailladés sans être enlevés du piton solide auquel ils sont pendus ; la police ayant remarqué que les traits des chevaux, épais de deux centimètres, avaient dû être coupés avec un instrument tranchant d'une grande puissance, puisque le cuir semblait avoir été séparé par un seul coup très net, voulut essayer avec divers moyens d'obtenir une incision aussi franche, mais ce fut en vain ; il fallut appuyer les traits sur un billot, et les diverses sections ont toujours offert un cisaillement qui indiquait un effort répété ; il fallait donc un être pourvu de muscles dépassant les forces humaines, pour avoir pu ainsi les trancher à la hauteur où ils étaient placés, à sept pieds du sol environ.

La porte de la cave brisée deux fois et les barriques pleines de vin défoncées sembleraient le fait de mauvais plaisants qui s'ingénieraient pour tourmenter M. Edme Guénot ; on a trouvé dans la rue une échelle adossée « *au petit débarras de derrière l'angar* » (selon le dire des lettres anonymes), et une moitié de mauvaises pincettes ployée en deux ; mais cette fausse barre de fer, à laquelle un homme peut avec les deux mains donner une courbure exagérée, n'est qu'une mauvaise plaisanterie faite par des loustics du pays, ou par d'autres personnes ayant eu à souffrir des suspicions survenues à la suite des plaintes et des recherches de l'autorité ; pour s'introduire dans une propriété, pour enlever les portes et des

planches, de véritables malfaiteurs eussent employé un levier en fer afin d'opérer de fortes pesées, tandis qu'ici nous retrouvons une barrette grosse comme le petit doigt d'un enfant.

Lire attentivement les lettres anonymes, c'est y trouver la pensée méchante de tourmenter un homme éprouvé, dont la tête était en feu, dont la famille était attérée ; le langage en est forcé, le naturel fait défaut à cette orthographe fantaisiste. Devant ces lettres ridicules et ces apports constants de projectiles, en plein jour, constatés par les agents, le commissaire ne sait plus que penser d'une affaire si difficile et surtout si mystérieuse.

M. Edme Guénot ayant porté sa plainte à la préfecture de police et au parquet, de nouvelles recherches toujours infructueuses furent faites par des hommes experts ; des agents de la police de sûreté firent divers essais, pour lancer des pierres et des bouteilles semblables à celles qui avaient été projetées, sans pouvoir leur faire atteindre la même distance. Des procès-verbaux, auxquels furent réunies les constatations du docteur, ont été rassemblés et remis au parquet qui, dès lors, jugea sans doute à propos de ne plus s'occuper de cette affaire.

Le jardinier Guénot et toute sa famille passaient les nuits à tour de rôle avec des armes chargées, ils se sentaient abandonnés et auraient voulu anéantir leurs insaisissables ennemis ; une partie du terrain resta sans culture, le courage faisait défaut à ces rudes travailleurs, le père se sentait tourner à la folie. C'est à cette époque de surexcitation extrême pour ces braves gens, que MM. Cochard, Niolet aîné et jeune, ayant appris ces faits, soupçonnèrent leur provenance ; de là, leur visite et la nôtre.

Il y avait selon notre commune opinion, un fait d'apport et d'obsession bien caractérisé dont le père et le fils semblaient le but, à l'exclusion des autres membres de la famille. Nous expliquâmes notre pensée à M. Guénot, à sa femme et ses enfants qui, malgré leur étonnement, durent accepter nos conclusions, puisque les prières de l'église qu'ils avaient invoquées, n'avaient produit comme toutes les autres recherches qu'un résultat négatif. Nous avons conseillé la prière en commun chaque soir à neuf heures, et tout spécialement recommandé qu'il ne fût pas oublié de pardonner aux Esprits venus pour troubler la quiétude de la maison ; de leur demander pardon pour les offenses dont ils auraient été le but de la part des obsédés dans de précédentes existences, de les remer-

cier pour les épreuves auxquelles ils les avaient soumis, et aussi, pour l'enseignement qui en résultait pour la famille.

Nous avons dit à M. Guénot : « Chaque soir, divers groupes ou « sociétés spirites s'uniront à vous, à la même heure, pour prier et « amener les Esprits obsesseurs à ne plus vous tourmenter, ils les « évoqueront afin de les éclairer ; s'ils persistaient dans leur action « invisible, nous chercherions, nous emploierions tous les moyens « pour les forcer à abandonner leurs victimes. Priez, pardonnez « et dormez en paix, reprenez vos travaux comme par le passé, « avons-nous ajouté, et nous en sommes certains, vous n'aurez « plus chez vous les phénomènes qui vous ont tant effrayé et « surexcité. »

Les évocations faites par divers médiums ont toutes affirmé que ces phénomènes d'apports étaient le fait d'Esprits qui, dans de précédentes existences, ont eu gravement à se plaindre de la famille Guénot ; en agissant comme ils l'ont fait, ils croyaient remplir leur devoir et satisfaire à une juste vengeance. Les prières communes, les conseils amis et fraternels reçus tous les jours, le pardon des offenses offert par l'obsédé, ont suffi pour prouver aux Esprits souffrants qu'ils avaient à suivre une voie plus grande et plus généreuse ; que si, dans la leçon salutaire qu'ils venaient de donner, ils avaient prévenu leurs ennemis personnels pour leur enseigner de grandes vérités, il y avait aussi un avertissement sérieux pour la localité populeuse de Montrouge et pour les Esprits obsesseurs eux-mêmes, Dieu et nos guides sachant dans toutes les circonstances, faire servir un fait matériel à l'accomplissement de résultats moraux très importants. C'est ainsi que tout s'enchaîne dans la vie, l'homme habitué à réfléchir, et surtout les spirites studieux qui auront bien compris la généralité des causes et des effets indiqués par la doctrine, sauront trouver des déductions importantes dans l'étude du phénomène le plus vulgaire, puisque dans la création rien n'est inutile.

Depuis la visite de MM. Cochard, Niolet aîné et jeune, M. Guénot a vu cesser l'apport des projectiles ; aujourd'hui il serait difficile de reconnaître dans cet homme robuste, solide, à l'œil franc, à la figure ouverte, qui dort en paix et travaille gaiement, celui qui, avant le 26 juin 1872, était toujours aux aguets, soucieux, mécontent, sans sommeil ni courage, les traits amaigris, les yeux hagards, avec une expression qui parfois frisait la folie, celui qui sans cesse prononçait d'affreux jurons contre ces ennemis acharnés, insaisis-

sables, et n'avait à la bouche que des paroles de malédiction et de mort. Le Spiritisme a passé à Montrouge, Grande-Rue, 61 ; la prière, le pardon, l'amour pour les incarnés et les désincarnés ont changé l'aspect de cet intérieur désolé, la mère, le père et les enfants respirent la joie, et la satisfaction intime.

Nous avons aussi fait une remarque bien importante que voici : A notre première visite dans le jardin, tous les produits étaient rachitiques, étiolés, maladifs ; les plantes, ne recevant que de mauvais fluides, avaient pris la physionomie des propriétaires ; les préoccupations des jardiniers ayant altéré leur fluide vital, des émanations de mauvaise nature se sont échangées entre les végétaux et l'homme. A notre deuxième visite, tout semblait déjà grandement modifié, mais dans le courant du mois d'août, date de notre dernière entrevue avec la famille de M. Guénot, nous avons pu constater l'état florissant des carrés du vaste jardin, tout y avait pris de la vigueur et un air de fête, on sentait que les soins et l'activité avaient présidé au travail ; ainsi, les plantes saturées du fluide vital de l'homme satisfait, à la conscience tranquille, s'étaient transformées sous cette force invisible. Cette action sérieuse de l'homme sur le végétal et réciproquement, est une vérité bien grande devinée par de grands savants, mais réputée problématique ; aujourd'hui, de nombreuses expériences viennent confirmer cette vérité : le Magnétisme et le Spiritisme sont appelés à lui donner une sanction éclatante.

Tel est le résultat obtenu par la communauté de pensées, cette force collective dont le Maître sut nous apprendre l'efficacité et la toute-puissance ; le fait Guénot appartient à une série de phénomènes annoncés, qui doivent précéder des manifestations importantes et générales.

Un curieux phénomène à Edimbourg (Écosse).

Le *The Edimburg* du 4 mai 1872, raconte que dans le magasin de M. Nicol, pharmacien, il y a plusieurs peintures qui offrent un grand intérêt ; elles ont été obtenues par un médium, à l'état extatique, et sont des œuvres d'art. Ce phénomène s'est produit ainsi : le médium Home ayant donné quelques séances à Edimbourg, et quelques gentlemen sceptiques y ayant assisté, formèrent après le départ de M. Home une société ayant deux séances par semaine, M. le docteur Page, M^e Nicol, M. Peters, MM. Craw, M. Nelson,

photographe, M. Mylne, etc., en faisaient partie, les expériences tentées ne donnèrent rien de décisif.

En lisant les journaux spiritualistes, ils surent qu'il y avait à Glasgow, un ouvrier menuisier devenu médium peintre très remarquable, sans avoir appris le dessin; qu'à l'état d'extase, il obtenait d'excellentes peintures à l'huile, étant guidé par des peintres éminents tels que Jean Stein et Ruysdael.

Pour avoir une certitude à ce sujet, le cercle envoya à Glasgow MM. le docteur Page, Nicol et Mylne, pour se mettre en rapport avec M. D... ce dernier était absent à leur arrivée; à son retour, le médium donna une séance qui surprit grandement MM. Page et Mylne. M. Nicol était absent.

Revenu à Édimbourg, M. Nicol mit en doute le rapport de ses compagnons de voyage; il repartit pour Glasgow et fut tellement frappé des facultés médianimiques de M. D..., qu'il l'invita à le suivre.

Dans la séance qui fut organisée au cercle, on plaça au milieu de la salle un chevalet sur lequel fut assujéti une toile pour peinture. Le médium s'assit, réclamant le plus profond silence pour ne pas empêcher la manifestation; dix minutes après, il semblait endormi. Quand il se mit debout, son regard était changé, sa physionomie plus intelligente, il serrait la main à de nombreux personnages invisibles; ses yeux étaient fermés, excepté quand il parlait, alors ses prunelles tournaient rapidement en cercle, et l'on ne voyait que le blanc de ses yeux.

Il se baissa, ramassa un journal dans lequel étaient un grand nombre de pinceaux, une boîte à couleurs et une palette; choisissant les pinceaux dont il voulait faire usage, il appuyait leurs brosses sur l'ongle du pouce, selon l'habitude du peintre; puis il posa des couleurs sur la palette, changea le chevalet de place, prit un crayon et fit rapidement une esquisse sans aucune méthode.

Le gaz fut éteint deux fois, et pourtant le travail semblait plus rapide dans l'obscurité; il fut constaté que le médium dessinait les yeux fermés. L'esquisse terminée, M. D... prit la palette et se mit à peindre avec une grande vitesse, sans ordre, et au bout de trente minutes, il produisit une vue parfaite du lac Achray.

M. D... produisit aussi des physionomies d'Esprits sans se servir de ses mains, et cela dans l'obscurité la plus complète. Pour ce phénomène, le médium fut séparé de la boîte à couleurs placée à l'autre extrémité d'une longue table; plusieurs personnes furent as-

sises entre lui et les couleurs, ce qui rendit impossible le toucher de la boîte qui les contenait.

Le médium tira de sa poche un certain nombre de cartes ; après les avoir frottées et trouvées convenables pour l'opération, il en choisit une de petite dimension préparée pour une peinture à l'huile ; M. D... dormait, la carte choisie fut préalablement marquée au dos, et placée très loin de la boîte aux couleurs et des pinceaux.

La lumière fut éteinte et, au bout de cinq minutes, on entendit un bruit semblable à celui produit par un fil d'archal que l'on promènerait sur une feuille de papier, puis un autre imitant la chute d'un pinceau sur la table ; en la retournant à la lumière, on vit sur la face de la carte une peinture encore toute humide.

Quelques doutes sur la réalité du phénomène ayant été exprimés, il fut renouvelé ; la lumière éteinte et, toutes les précautions prises, on entendit le bruit d'un crayon tombant sur la table. On examina la nouvelle carte, sur laquelle on trouva deux sujets parfaitement dessinés ; l'un était le portrait très fidèlement reproduit de M. Hugh Miller ; l'autre, l'ébauche d'une petite fille.

Le médium était en extase depuis trois heures ; réveillé, il fut fort étonné à la vue de ces peintures et dessins, cet étonnement n'avait rien de simulé. Il déclara avoir vu quelque part, à la vitrine d'un magasin, l'original de l'un des sujets qu'il avait peints.

Nous rapportons sans commentaires les faits ci-dessus ; ajoutons seulement, que les personnes nommées plus haut n'étaient, pas plus que nous, initiées au Spiritisme.

Nous sommes certains de n'avoir rien négligé pour nous assurer de la réalité des faits que nous racontons ; tous les témoins de ces phénomènes, peuvent certifier qu'ils sont l'expression de la plus scrupuleuse et exacte vérité. *The Edimburg.*

Séance chez le docteur Slade.

Traduit et extrait du *Banner of Light*, du 1^{er} juin 1872.

Messieurs,

Je lis avec un grand intérêt les discussions pour ou contre la réalité de la faculté médianimique du *docteur Slade Henry*. Je vais vous raconter les phénomènes divers obtenus chez ce Médium, pendant les trois séances qu'il a bien voulu me donner.

Il y a un an, je fis un premier voyage à New-York pour aller voir le docteur ; avant mon départ, j'avais consulté un excellent

médium voyant et auditif, de Illion-Ville où je réside ; l'Esprit d'une dame de ma connaissance me dit par le médium : « J'irai chez le docteur Slade, si je le puis, j'écrirai sur son ardoise. » Je pris copie de cette communication.

Assis à la fameuse table en noyer dont on a tant parlé, le docteur plaça un petit bout de crayon sur une ardoise en me priant de lui aider à la tenir sous la table ; nous entendîmes bientôt le bruit du crayon, et trois petits coups secs indiquèrent que la communication était terminée.

En retirant l'ardoise, nous trouvâmes des paroles écrites, portant la signature de mon frère mort depuis quelques années.

Le docteur dit alors, en montrant une chaise placée à six pieds de nous : « Je vois votre frère assis. » La chaise se mit en mouvement, agitée avec rapidité d'arrière en avant ; je fus moi-même enlevé sur mon siège, et transporté entre la table et le canapé par une force invisible, mais bien grande. Je demandai à l'Esprit de mon frère s'il voulait prendre la chaise par un pied, la renverser sur le parquet, puis la relever ; après trois coups frappés comme affirmative, la chaise s'étendit doucement et se redressa de même. Je n'avais jamais vu le docteur, il ne connaissait ni moi ni mon nom, et les manifestations avaient lieu en plein jour.

Le docteur m'ayant redonné l'ardoise, après l'avoir mise sous le panneau de la table avec ma main gauche, je maintenais les deux mains du docteur avec ma main droite. En retirant l'ardoise après quelques instants, je lisais *les mêmes mots, placés dans le même ordre*, de la communication obtenue par le médium de ma localité.

Les manifestations furent complétées par le jeu d'un accordéon placé loin de tout objet, par la suspension des tables dans le vide, par le mouvement et le transport des meubles sous l'action de la volonté, etc., etc. ; ces phénomènes ont été trop souvent décrits pour en répéter la narration.

Il y a cinq mois, devant revenir à New-York, comme la première fois, j'interrogeai l'Esprit, dont je transcrivis la réponse et la promesse. Un ami me suivit chez le docteur Slade ; ce dernier étant indisposé, nous allâmes chez un médium écrivain, M. Mansfield ; mon ami ayant obtenu des réponses satisfaisantes, le médium vint près de moi, me toucha le bout des doigts et récita la communication reçue à Illion, et cela, mot à mot !... Je sortis aussitôt la communication de mon portefeuille, et M. Mansfield s'écria : « Mais, c'est la copie de ce que je viens de dire !... » Lui ayant dit

que ces paroles devaient, selon la promesse de l'Esprit, être écrites sur l'ardoise du docteur Slade, il ajouta : « Votre ami me l'a dit à l'oreille. »

Le mois dernier j'avais lu un article du *Sun*, dans lequel le reporter attaquait vivement le docteur Slade ; devant aller à New-York et désirant voir le docteur pour obtenir des manifestations de tangibilité, je consultai mon médium voyant et auditif ; l'Esprit familier promit, s'il le pouvait, de m'apparaître chez le docteur avec une rose blanche placée dans ses cheveux, et cela, dans le cas où il ne pourrait être entièrement visible.

Le docteur, quoique très occupé, voulut bien me consacrer une heure prise sur son sommeil, ne sachant pas néanmoins, si sa grande fatigue lui permettrait la réussite. Présent à l'heure indiquée, je trouvai une corde tendue d'un bout de la salle au milieu d'une porte à deux battants, placée à l'autre extrémité ; elle soutenait un rideau en batiste noire de quatre pieds carrés, percé d'un trou au centre. Après avoir minutieusement exploré la chambre, les murs, les armoires, le gaz fut baissé, de manière à laisser voir distinctement tous les tableaux. Le docteur Slade s'étant placé à la table, la batiste s'agita sous un jet de lumière qui couvrait sa surface ; du trou percé dans ce rideau se projetait un flot lumineux, ce flot s'étant graduellement condensé prit la forme d'une main ; un second jet de lumière phosphorescente, mais plus petit, se changea en une très-belle main de femme, et enfin un troisième jet beaucoup plus grand, prit peu à peu l'apparence d'une délicieuse tête féminine qui se balançait doucement de côté et d'autre ; je voyais tantôt le profil, tantôt le derrière de cette tête.

Cette tête après avoir parue et disparue, resta parfaitement immobile. Alors, le docteur, dégageant l'une de ses mains, la gauche, de ma main droite, releva subitement un côté de la tenture en batiste ; je ne vis rien derrière, mais à peine fut-elle retombée qu'un jet de lumière brilla subitement, et une main, après s'être dessinée devant le rideau, fit le tour de la salle, se plaça sur ma tête, qu'elle illuminait ; j'étais averti de sa présence par son rayonnement. La main se posa ensuite entre la table et moi, elle était moins phosphorescente, mais d'une irréprochable beauté, se retournant doucement comme pour être examinée ; enfin, elle s'étendit sur ma main droite, en la pressant des deux côtés ; le bout des doigts s'appuyait sur la bague que j'avais au médium ; après avoir fait quelques passes gracieuses sur ma main, elle disparut.

Au toucher, cette main était chaude, la sensation était celle d'une main vivante; elle avait une bague étrange, remarquable et très visible.

Enfin, une main pesante, invisible, pressa mon corps en remuant mes vêtements; elle froissait mes papiers, prenait ma montre pour la mettre dans ma main droite et celle du docteur; après l'avoir élevée jusqu'à mon front, et cela sans support visible, elle la posa sur la table.

Pendant toute la séance, excepté l'instant où le docteur a soulevé la toile, j'ai tenu les deux mains du médium; la lumière était assez vive, et aucun objet n'eût pu être mis en mouvement dans la salle sans être aperçu immédiatement.

Le docteur se leva, ralluma tout à fait le gaz, se rassit et s'écria : « Owasso !... Viens ici !... » Un léger tressaillement l'agita des pieds à la tête, puis il tomba en extase. L'Esprit d'Owasso répondit alors par sa voix : « *Ugh ! aide-moi ! la petite femme blanche a voulu vous apporter la rose blanche promise, elle n'a pu le faire !... je suis obligé de m'en aller.* » Après un léger tressaillement semblable au premier, le docteur reprit son état normal et leva la séance; il ignorait la promesse qui m'avait été faite à Illion.

Illion, Etat de New-York, le 9 mai 1872.

E. W. H.

Remarque. — Les mêmes phénomènes sont obtenus par plusieurs autres personnes; entre autres, par madame Hollis, 971, avenue Portland, à New-York; et madame Craig, rue Jefferson, à Louisville, Kentucky.

Cette dernière est aussi médium extatique.

DISSERTATIONS SPIRITES

Soulagement des Esprits souffrants

Médium M. N. — 13 septembre 1870.

Demande à l'Esprit familial : Est-il quelque autre Esprit près de nous qui veuille se manifester ?

R. — Je vois un Esprit malheureux; il souffre, vous pouvez l'évoquer.

D. — Esprit souffrant, qui que vous soyez, que pouvons-nous faire pour vous ?

R. — Oh ! je souffre... je souffre, d'autant plus que personne

ne me console... J'ai soif, toujours soif... Je suis dans l'eau à barboter... Je veux boire, mais c'est du vin qu'il me faut. C'est moi Baptiste Moreau... on n'a pas voulu me conduire à l'Église avant de m'enterrer : donc, je suis mort et j'ai soif... Il y a pourtant plusieurs années que ce supplice dure, on m'a fait espérer que cela devait finir, mais je ne l'entrevois pas cette fin ; il faut me résigner, me dit-on toujours. Parbleu ! il est facile de donner de pareils conseils, quand on est au milieu du bonheur et que l'on ne manque de rien. Moi je manque de tout, que faire ?

D. — L'Esprit n'a qu'un moyen d'alléger ses souffrances : il faut qu'il accepte avec résignation cette épreuve, qu'il prie Dieu de lui pardonner ses fautes, et surtout ce défaut qui a fait le malheur de sa dernière existence.

R. — Comment voulez-vous que je puisse prier, tandis que mon corps souffre ? donnez-moi à boire, d'abord !... Je bois et j'ai soif... Oh ! je suis malheureux, allez ! Je suis dans l'eau renversé à plat ventre, ma bouche est à moitié ouverte, je crie ou plutôt je veux crier au secours, l'eau me rentre à pleines gorgées. Ah ! je vous en prie, venez me retirer ?

D. — Nous vous le répétons, le seul moyen de vous retirer de là est de prier Dieu de vous soulager ; nous priions avec vous.

R. — Eh bien ! priez donc pour moi ! si vous pensez que cela me fera du bien, j'y consens. — J'ai un peu de confiance en vous.

D. — Vous voyez bien que vos souffrances sont morales, que vous êtes mort à la terre et qu'il vous faut lever les yeux vers le Ciel.

R. — Pourquoi alors n'avoir pas cherché à me soulager pendant mon vivant ?

D. — Dieu est bon, priez-le, et il vous pardonnera.

R. — Dieu, j'ai toujours cru en lui... mais vous avez raison, je suis un peu plus à l'aise. Est-ce moi ou vous qui avez parlé de Dieu ?...

D. — Allons, du courage, de la résignation et vous serez soulagé.

R. — Je suis malheureusement forcé de me retirer, mais je vous en supplie, ne m'abandonnez pas et appelez-moi d'autres fois ?

D. — Soyez tranquille, nous vous évoquerons et vous viendrez.

R. — Oui, mais je ne viendrai pas quand je voudrai, je vous remercie... Priez pour moi... J'ai la certitude que vos conseils sont bons et je sais même maintenant que je pourrai venir avec vous... Je crois que je souffre déjà moins. Oh ! retenez-moi !... je m'en vais... adieu.

L'Esprit familier. — L'Esprit Baptiste a été jusque-là bien mal-

heureux, vous avez pu lui faire entrevoir une lueur d'espoir, vous avez bien fait. — Vous le voyez, il souffre déjà moins qu'au commencement de son apparition, il vous a du reste été envoyé dans ce but. — Priez pour lui.

(14 septembre 1870).

L'Esprit familier. — Il est à côté de vous plusieurs Esprits mauvais ; il était temps que j'arrive pour les éloigner, ne les craignez plus maintenant. Ce sont eux qui jusqu'à présent s'étaient, pour ainsi dire, emparés du pauvre Baptiste ; à force de le railler, ils avaient fini par lui faire croire qu'il se ferait moquer de lui s'il se laissait aller au repentir, et ce pauvre crédule a toujours préféré leurs conseils à ceux des Esprits bons. Vous l'avez sauvé, je ne pense pas qu'il se laisse maintenant aller de nouveau. Si vous pouviez les moraliser ! Je vous avertirai s'ils se présentent, en attendant, moquez-vous d'eux.

M. le curé M... — Par la permission de Dieu, mes amis, l'ange gardien du médium me cède la place. Je suis content de vous, car vous avez réussi à faire ce que je n'ai pu jusque là. Vous avez beaucoup soulagé ce pauvre Baptiste. Il vous a dit la vérité en vous disant qu'il souffrait. Oui, j'ai refusé de l'enterrer, mais, mes amis je n'ai fait qu'obéir à un devoir impérieux. Cela ne l'a reculé ni avancé. Que voulez-vous ? il est resté avec toutes les imperfections qu'il avait sur la terre. J'ai même depuis été envoyé vers lui, il n'a fait que se moquer de moi en me demandant de l'argent pour boire. Oh ! ne riez pas de ce malheureux, ne cessez pas de le moraliser, je vous en saurai gré.

Le médium écrit alors lentement.

Je vous remercie, ô mon Dieu ; je commence à croire que vous êtes bon. Vous savez que j'ai toujours cru en vous ; mais, hélas ! pauvre abandonné que j'étais sur la terre, je vous ai oublié. Je souffre moins depuis que des frères compatissants sont venus à mon secours. Éloignez de moi tous ces camarades qui blasphèment contre vous. Pitié, mon Dieu ! — Détachez-moi complètement de ce qui m'attache à la terre où je n'ai fait que passer pour la souiller et me perdre. — Et vous qui êtes mes véritables frères, ne cessez pas de prier pour moi ; j'ai encore besoin de secours, je vous remercie mille fois, priez toujours pour le pauvre Baptiste.

D. à l'Esprit familier. — Est-ce bien Baptiste qui a dicté cette prière qui nous paraît au-dessus de sa position ?

R. — C'est une prière que, sur ses instances, l'Esprit du curé M... a formulée, et il s'y est associé.

(18 septembre 1870.)

L'Esprit Baptiste a bien voulu encore venir à vous aujourd'hui, mais cela ne lui a pas été permis. Il sent que les grâces que vous avez obtenues pour lui l'ont soulagé ; mais pour qu'il en profite, il faut qu'il en éprouve le besoin, et pour cela, elles ne doivent pas lui être prodiguées avec effusion. Il doit être privé quelques jours ; ce sera la cause d'un désir plus ferme encore.

L'ESPRIT FAMILIER.

(21 septembre 1870.)

Pourquoi vous faites-vous tant prier pour me consoler ? Si je puis venir près de vous, ce n'est qu'avec la permission de Dieu, soyez-en sûr. Du reste, c'est vous qui m'avez évoqué la première fois ; sans vous je serais encore où j'étais, ou du moins où je croyais être, dans l'eau à barboter. Vous m'avez secouru, soulagé par vos prières. Je viens vous remercier aujourd'hui sans crainte de vous importuner. Vous n'avez fait que me retirer de l'abîme, mais vous m'avez laissé sur le bord ; j'ai encore le supplice de la peur sous les yeux. Je me reconnais pourtant un peu, je suis bien sûr que j'ai (*sic*) tombé dans l'eau, que j'étais ivre, passion qui m'a rendu bien malheureux ; mais il est une chose qui doit vous faire plaisir, c'est de voir que j'ai écouté vos conseils. Vous m'avez parlé de Dieu ; ce nom seul me fit trembler, me causa de la joie, non ; un peu de bien-être et beaucoup de chagrin. Je me rappelle qu'il y en avait à côté de moi qui me disaient que j'étais fou de vous écouter ; cependant je sentais qu'en vous écoutant je souffrais moins. Je vous ai répondu même que vous auriez mieux fait de me secourir de mon vivant, c'est une réplique railleuse qui m'avait été lancée, je vous l'ai renvoyée.

Je laisse ces tristes souvenirs de mes souffrances intolérables pour vous remercier de nouveau, tout en vous priant de me continuer vos prières, je ne suis pas ingrat.

BAPTISTE.

L'Esprit familier. — La communication que vous venez de recevoir est bien de Baptiste. C'est lui-même qui l'a dictée. Vous devez voir que pour avoir obtenu une pareille faveur, il faut qu'il ait fait preuve d'une grande bonne volonté. (*A suivre*).

Action directe de Dieu, Remède de bonnes femmes.

Paris, 26 janvier 1872. — 7, rue de Lille. — Médium, M. Caron.

Lorsque les hommes parurent pour la première fois sur la terre, Dieu chargea une pléiade d'Esprits avancés de veiller sur eux et de pourvoir à tous leurs besoins. Ils étaient bien faibles au point

de vue intellectuel; ils étaient bien peu aptes à se suffire à eux-mêmes, car les fortes lisières par lesquelles Dieu guide les Esprits inconscients de l'animalité, s'étaient bien relâchées : cela était naturel, puisque ces Etres allaient jouir de leur libre arbitre, et subir une responsabilité nouvelle pour eux. Ceci mérite explication. L'Etre, tant qu'il reste dans l'animalité, ne jouit que d'une liberté entièrement restreinte. Pour toutes les actions principales de sa vie, il est soumis à l'instinct dont il ne peut jamais s'affranchir, sauf de bien rares exceptions. Or, l'instinct n'est autre chose que l'action directe de Dieu, qui force par une pression fluidique puissante, ses créatures, encore incapables de se diriger par elles-mêmes, à marcher dans la route qui leur a été assignée par la sagesse suprême. Dieu les guide comme la mère guide et soutient son nourrisson, avec des lisières. Mais quand l'Esprit, après avoir parcouru la série animale, fait enfin une apparition dans les rangs inférieurs de l'humanité, sa situation n'est plus la même; l'instinct ne le presse plus avec une puissance irrésistible; il a déjà un certain degré de liberté, il peut faillir; il peut, par imprudence et ineptie, courir matériellement à sa perte, à la destruction de son corps. Or, cela ne doit pas être, tant que son épreuve terrestre n'est pas finie. Pour le soustraire à tant de dangers, Dieu a donné à chacun un guide spirituel plus avancé que lui, qui, par ses conseils intuitifs lui fournit les moyens de se soustraire aux dangers que lui fait courir son inexpérience. Ces guides inspirent à ces hommes primitifs les premières idées religieuses, les premiers préceptes de morale, les premières notions de la divinité. Tout cela est bien grossier encore, mais approprié à la grossièreté du sujet. La matière non plus n'est pas laissée sans secours; le corps participe à la sollicitude divine, et, en attendant que les sciences viennent éclairer les nouveaux habitants de la terre, leurs guides leur ont fait connaître quelques remèdes simples, mais efficaces, et que les productions spontanées de la nature mettent partout à leur portée. Ce sont les remèdes primitifs qui se sont transmis par tradition d'âge en âge, et que l'on appelle aujourd'hui par dérision les remèdes de bonnes femmes.

Certains de ces remèdes, ceux qui ont l'origine que je viens de faire connaître, sont restés excellents, et même de nos jours la pharmacie moderne ne les a pas égalés; la plupart des médecins diplômés les tiennent pourtant en grand mépris, avec ceux qui en ont reçu le dépôt. Mais bien souvent, dans ce mépris, perce une certaine jalousie, et ils ne peuvent pardonner à des ignorants, de guérir quelques maladies avec plus de certitude qu'eux-mêmes, les savants, les docteurs de la Faculté.

Pourtant, on ne les voit pas chercher à pénétrer la cause de la vertu de ces remèdes, ils font profession de les ignorer ; ils repoussent la possibilité de soulager leurs semblables, dans certains cas où bien souvent ils sont impuissants eux-mêmes. Tels sont les effets de l'orgueil humain. Plaignez ceux qui en sont atteints, mais ne craignez plus les remèdes de bonnes femmes ; ce sont les remèdes indiqués aux hommes par les messagers directs de Dieu.

MOREL LAVALLÉE.

POÉSIE

Après la mort. — Le Pharisien.

Le corps est comme un mur derrière lequel, l'âme
Se dérobe à l'œil scrutateur.

Tartufe, grâce à lui, tranquille ourdit sa trame,
Et tend son piège à la candeur.

C'est un masque riant, sur un visage sombre,
Sur la pâleur, c'est le carmin.

C'est le buisson fleuri qui cache dans son ombre
Le noir serpent et son venin.

De la virginité, c'est la blanche couronne,
De l'impudique ornant le front ;
Le mirage trompeur qui dans les cieus rayonne
Et s'égaré au désert profond.

C'est du pharisien le triomphe et la joie ;
Triomphe, hélas ! de peu d'instant,
Que la mort vient troubler bientôt et qu'elle noie
Dans le flot des regrets cuisants.

Car, ô pharisiens, la mort c'est la lumière
Pénétrant les replis obscurs,
Et dévoilant ainsi, de l'âme qu'elle éclaire,
Les défauts, les vices impurs.

Tu vis enveloppé d'ombres et de mystères ;
Comme on trompe l'homme, tu crois
Que l'on peut tromper Dieu. De ton erreur grossière,
Tu sentiras un jour le poids.

Tu prétends acheter les cieux comme on achète
Un hôtel, un parc, un jardin.
Tu caresses le prêtre et poursuis le prophète
Comme on poursuit un assassin.

C'est que le prêtre a l'art de calmer les scrupules
Des pécheurs riches, bien pensants,
Il possède pour eux d'efficaces formules,
De commodes équivalents.

Tout ce qui peut enfin t'exempter de la peine
De lutter contre les penchants
Qui t'entraînent au mal, comme l'orchestre entraîne
Dans un bal, les couples dansants.

Te voilà donc absous par notre sainte Église,
Muni de tous ses sacrements,
Et sûr, par ce moyen, de voir ton âme admise
Parmi les anges triomphants.

Mais le prophète a dit, de sa voix inspirée :
« L'âme que le vice alourdit,
« Souffrante, rampe, loin du ciel l'empyrée,
« Dans les bas fonds et dans la nuit.

« Nul ne peut s'élever aux sphères éternelles
« Où Dieu réside avec ses saints,
« S'il n'épure son cœur et ne conquiert les ailes
« D'azur et d'or des Séraphins. »

Le prophète a dit vrai : quand un jour l'heure sonne,
L'Esprit sorti de sa prison,
Croît monter, il descend, il se trouble, il s'étonne,
Son regard sonde l'horizon.

Il n'aperçoit qu'Esprits aux étranges allures,
Aux sinistres ricanements ;
N'exprimant dans les traits de leurs sombres figures
Que cyniques contentements.

Du nom de bienheureux, de saint on le salue,
Tous le raillent amèrement :
« Gloire au triomphateur dit la noire cohue,
« Du ciel il sera l'ornement !

« Gloire à qui sut gagner par d'habiles pratiques,
« Sans rien refuser à ses sens,
« La palme réservée aux martyrs héroïques,
« Aux rudes lutteurs, aux vaillants.
« Gloire au vil sycophante, au trafiquant, au fourbe
« A l'extérieur affecté,
« Qui des plus vils plaisirs, se vautrant dans la bourbe,
« Prit de grands airs d'austérité !
« Nous fûmes, il est vrai, coupables, mais sincères ;
« Arrière, hypocrite honteux !
« Fuis loin de nous, descends dans de plus basses sphères,
« Ton aspect nous est odieux.
« Tu nous trompas longtemps, mais dans ton âme noire,
« Nous pouvons lire maintenant.
« Va, tes efforts sont vains, tu ne feras point croire
« Que l'on te frappe injustement. »

Et le pharisien s'agite, se démène,
Désolé de ne pouvoir plus
Cacher à tous les yeux, de son cœur la gangrène,
Sous le fard des fausses vertus.

Il accuse le prêtre et l'Église et Dieu même.
Trompeur, il cherche à se tromper.
Mais de la conscience alors la voix suprême
Se réveille pour l'accabler.

Il voudrait l'étouffer, plus puissante, elle tonne.
Contre elle tout combat est vain,
Car c'est la voix de Dieu. Plein d'horreur, il frissonne,
Le coupable pharisien.

Pendant ce temps, l'encens emplit la basilique,
L'orgue pleure sur son cercueil ;
Un prêtre bien payé, fait son panégyrique
Devant un auditoire en deuil. V. TOURNIER.

ERRATUM

Nos lecteurs ont dû corriger eux-mêmes, l'erreur typographique de la page 260, de la *Revue* de Septembre 1872. Au lieu de *la Folie du Christianisme*, lire : *la Folie du Spiritisme*.

Pour le Comité d'administration. — *Le Secrétaire-gérant* : P. G. LEYMARIE.